

Jean-Louis Blanc

Excursions critiques

Des journées qui se voulaient ordinaires...

Nouvelles



Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement.

André Breton

Prologue

Inlassablement, le présent se renouvelle, étirant inévitablement notre passé, comprimant inexorablement notre futur.

Soudain, le temps se fracture, bouleversant cet ordonnancement naturellement établi. Alors, nos sens se dérèglent, le présent nous échappe, ... et des journées qui se voulaient ordinaires se transforment en d'insondables excursions critiques.

Le vent du changement

Dans le ciel uniformément gris, quelques goélands téméraires affrontaient, en un étrange surplace, le vent de noroît qui s'abattait sur la côte, inclinant cèdres et cyprès. La houle verte aux crêtes blanches ondoyait en sinusoïdes irrégulières et venait mourir sur la grève, répandant bribes d'écume et algues sombres. A distance, des voiliers abandonnés à leurs corps morts oscillaient inlassablement dans le cliquetis métallique de leurs gréments, attendant patiemment le retour de la belle saison. Par-delà le bras de mer, surplombant l'embouchure de l'Aulne, l'abbaye de Landevennec, en partie masquée par un bouquet d'arbres effeuillés, dressait ses imposants murs de pierres.

A fleur d'eau, pieds nus, mocassins à la main, ses longs cheveux battant l'air comme une oriflamme flamboyante, une jeune femme arpentait l'estran. C'est ce paysage d'automne qu'affectionnait par-dessus tout Gwenoline. Elle aimait venir déambuler en ces lieux, sentir le souffle humide sur sa peau diaphane et respirer à pleins poumons l'iode que l'air venu du large

dispensait à satiété. Et, surtout, penser à lui...

A chacun de ses pas, l'océan se plaisait à gommer ses empreintes sitôt tracées sur le sable grossier. Mais il ne parviendrait jamais à effacer ce que son cœur endurait. Ce contact avec la nature lui faisait le plus grand bien. Elle revenait sur cette grève dès le départ des derniers touristes. C'était son pèlerinage. C'est ici que c'est arrivé...

Le gémissement du vent s'amplifia jusqu'à devenir un cri de douleur. Quelque part, dans le bosquet de cèdres centenaires dominant la grève, une branche céda en un craquement sec.

Ses yeux s'embrumèrent. Les souvenirs la submergèrent, forts, puissants, inarrêtables.

En deux gestes précis, elle retira ce qu'elle appelait son kit de réparation. Instantanément, le vent se tut et la houle fut réduite au silence tandis que les nuages pressés poursuivaient leur course, glissant indifférents vers un ailleurs à ternir.

Un triangle bariolé apparut au détour de la pointe rocailleuse à l'extrémité sud de la grève, en provenance de Tibidy. Un véliplanchiste intrépide tentait de dompter les flots, corps incliné en arrière, bras tendus, mains crispés sur le wishbone, voile gonflée. Tour à tour, il jaillissait survolant l'écume puis disparaissait derrière un mur d'eau, auréolé d'un rideau d'embruns. Ne faisant qu'un avec sa monture, il fonçait silencieusement, en direction de la rade.

Gwenoline le suivit un instant puis laissa filer la

planche et grimpa s'asseoir au faite d'un amas de roches noires et humides. A sa base, en un déferlement cotonneux et muet, venaient successivement se briser les vagues de la marée montante.

Avec appréhension, elle posa les yeux sur la surface bouillonnante. Lentement, son regard se prit au va-et-vient de l'onde, dériva et s'y perdit. Il ne lui restait plus qu'à patienter...

Elle attendit... Elle l'attendit... Elle l'entendit.

La Si Do...

Crescendo, des sifflotements, qu'elle ne maîtrisait pas, montèrent du fin fond de sa tête.

La Si Do Ré Do...

La mélodie, réminiscence d'une époque révolue à jamais, jaillit tel un geyser. Négligemment, elle tenta de la chasser. Sans succès.

La Si Do...

Maints souvenirs affluèrent. Des bons... et des moins bons. Surtout des moins bons. La mélodie se fit plus pressante. Ou était-ce sa volonté de la combattre qui capitulait ?

La Si Do

La Si Do Ré Do

La Si Do

La Si Do Ré Do

Do Ré Mi Fa Ré Do Ré

La Do Si...

Comme chaque fois, le passé la rattrapait. Sa vie ne serait plus jamais la même. Il y avait eu un avant, mais il n'y avait pas eu d'après. D'ailleurs y en aurait-il un ?

Bercée par la houle, elle ferma les yeux. La voix de Klause Meine se répandit sur les images qui défilaient en filigrane sur la noirceur de ses paupières closes. Fortes, tenaces, palpables.

*I follow the Moskva
Down to Gorky Park
Listening to the wind of change...*

C'était un dimanche d'automne. Trois ans déjà ! Le temps était de saison : grisaille, vent et fraîcheur. La mer avait des reflets vert de gris et les vagues courtes qui parcouraient sa surface s'enroulaient sur elles-mêmes, dessinant de longues franges d'écume. Les voiliers au mouillage tanguaient de concert, ondulant en rythme, soumis conjointement à la houle et au courant de marée. Elle s'était installée ici-même, sur ce relief caillouteux, en contrebas du chemin d'accès à la grève. L'endroit était inaccessible à la mer, même par fort coefficient. Assise, les jambes repliées contre sa poitrine et enlacées de ses bras, le menton posé sur les genoux, elle l'avait regardé vaquer à ses préparatifs, son Ipod serré dans une main, les écouteurs enfoncés dans les oreilles.

En quelques habiles contorsions, il s'était glissé dans sa combinaison et avait ajusté cette seconde

peau, lisse et luisante. Puis, pantin de néoprène, il s'était avancé dans l'eau froide et avait lentement laissé se détendre le fil de la bouée orange qui le suivait partout et, sur laquelle, secrètement, elle avait écrit son prénom, afin d'être toujours présente auprès de lui. Dès que la profondeur fut suffisante, il avait chaussé ses longues palmes noires. Enfin, après avoir plaqué son masque et positionné son tuba, il avait ponctué son départ d'un signe de la main dans sa direction et s'était lancé dans son combat contre les flots tumultueux, tandis que ses écouteurs vibraient au son de la ballade...

*An August summer night
Soldiers passing by
Listening to the wind of change...*

Bientôt, il ne fut plus que sillon d'écume sur lequel tressautait la torpille orange qu'il tractait. Elle l'avait regardé passer devant Troaon puis s'éloigner en direction du Moulin mer jusqu'à ce qu'il fut réduit à un infime point balloté par la houle.

Ce n'est que trois heures plus tard qu'elle avait commencé à s'inquiéter. L'obscurité descendait lentement et la mer demeurait désespérément vide. Dressée sur la pointe des pieds, plissant les yeux, une main en visière, elle avait scruté en vain la surface martyrisée par le vent qui avait forcé. Elle aurait donné n'importe quoi pour le voir arriver dans son dos après qu'il eut mis pied à terre et fut rentré par le

chemin côtier, comme il lui était arrivé de le faire un soir d'octobre – déjà –, vaincu par le courant et la fatigue.

Pas la moindre tache orange en vue. Il n'y avait que le bruit assourdissant de la mer, fouettant inlassablement la base des rochers et le sifflement du vent dans ses oreilles, emportant au loin ses appels.

Après avoir, quelques heures durant, bravé la nuit et le froid qui s'étaient installés, les secours avaient interrompu les recherches. Les tentatives que firent gendarmes et sauveteurs pour la rassurer – c'est un excellent nageur, il a pu sortir de l'eau plus loin, il faut lui laisser le temps de rentrer, ... – ne la convainquirent pas. Leur ton manquait de persuasion. Ils n'avaient pas l'air d'y croire eux-mêmes. Elle pressentait le pire, mais, malgré tout, voulait toujours croire en son retour.

Elle avait passé deux nuits entières dans sa voiture sur le plateau qui dominait la grève, jumelles en mains, surveillant, guettant, espérant, ... se prenant à rêver.

Mais le Père Noël ne passe pas en octobre...

La Si Do

La Si Do Ré Do

La Si Do

La Si Do Ré Do

Do Ré Mi Fa Ré Do Ré

La Do Si...

Lorsque les recherches furent définitivement stoppées, que les zodiacs eurent regagnés leurs hangars, que le survol de la zone par les hélicoptères eut cessé et que les badauds se furent retirés, se retrouvant seule, Gwenoline s'était vidée de toute la tension nerveuse qui la gangrenait depuis de trop longs jours. Un terrible cri, un cri d'impuissance et de désespoir avait fendu la nuit, aigu, long, déchirant. Son prénom – Alexandre – comme une plainte, s'était répandu en échos, poussé par le vent et ricochant sur l'onde. Depuis Kerdréolet, en passant par Lanvoy et Arun, il avait résonné du côté de Landevennec avant de se perdre quelque part entre l'Anse du Poulmic et la pointe du Bindy.

*The world is closing in
Did you ever think
That we could be so close, like brothers
The future's in the air
I can feel it everywhere
Blowing with the wind of change...*

Aujourd'hui, l'océan n'était pas devenu son ennemi. Elle ne lui gardait pas rancœur. Il lui avait volé un être cher et, tant qu'il ne lui aurait pas rendu, elle ne saurait faire le deuil de l'unique amour qu'elle connut. Elle n'en voulait pas au vent qui, à peine avait-il dispersé ses cris, l'avait impitoyablement projetée dans le monde du silence. Elle jalousait simplement tous les navigateurs, les surfeurs et autres

nageurs qui rentraient sains et saufs au port.

Se pourrait-il qu'il revienne après tout ce temps ?

Take me to the magic of the moment

On a glory night

Where the children of tomorrow dream away

In the wind of change...

Trois ans déjà, depuis ce funeste dimanche. Trois ans déjà que, chaque fois qu'elle venait se recueillir ici-même, la dernière chanson qu'elle entendit de son vivant, surgissait du néant, comme un rappel à son chagrin.

Gwenoline descendit des rochers et gravit la pente qui la ramenait à sa voiture, les yeux larmoyants rivés au sol, ses pensées survolant les flots de Tibidy jusqu'à la pointe des Espagnols.

Soudain, elle sursauta. Un ballon bigarré venait de lui heurter les jambes. Aussitôt, une fillette se jeta sur lui et s'en saisit prestement avant qu'il ne poursuive sa course folle, qui l'aurait inmanquablement conduit à l'océan.

Tandis que, relevant la tête, la gamine venait de capter son regard défait, Gwenoline vit, comme au travers d'un écran de buée, ses lèvres remuer. A la hâte, elle replaça sa prothèse auditive. Les clapots en contrebas fouettèrent ses tympanes. Le vent se mit à gémir dans les arbres. Dans sa tête, la voix se tut.

« riste madame ? Pourquoi tu pleures ? Tu t'es fait mal ? »

De petites couettes brunes retenues par un élastique, jaune d'un côté et rose de l'autre, lui donnaient un air malicieux que renforçaient les taches de rousseur éparses qui recouvraient sa frimousse de chipie. Ses grands yeux d'un vert profond révélèrent sa contrariété de voir Gwenoline dans cet état. Sa robe blanche à petites fleurs roses accentuait un hâle estival non encore éteint.

Les deux filles se fixèrent un long moment en silence puis Gwenoline se fendit d'un sourire.

« Comment t'appelles-tu jolie poupée ?

– Serenaaaaa ? Serenaaaaa ? Où es-tu ? »

Les appels leur parvinrent d'un peu plus loin, au-delà des quelques voitures de promeneurs, rangées en épis.

« En fait, tu n'es pas une poupée mais une petite sirène, lui chuchota Gwenoline, accompagnant ses mots d'un clin d'œil. Je crois que ta maman te cherche !

– Je suis là, Maman ! Avec la madame aux cheveux orange qui a du chagrin, rajouta-t-elle, sans quitter Gwenoline du regard.

– Chuuutt ! susurra la jeune femme, en plaçant l'index de sa main droite devant ses lèvres. Faut pas le dire ! Ce sera notre secret, tu veux bien ? »

La fillette opina lentement du chef puis s'en retourna en trotinant poursuivie par le « flap-flap » de ses tongues couleur fuchsia claquant sur ses talons, le ballon serré contre sa poitrine et ses couettes s'agitant en cadence.

Parvenue sur le haut de la route, elle lui jeta un rapide coup d'œil puis disparut avec ses parents, dont le ventre rond de la mère augurait d'un élargissement imminent du cercle familial.

Une dizaine de jours s'étaient écoulés depuis sa dernière venue. L'automne s'étiolait et l'hiver pointait déjà le bout de son nez. Sur fond bleu azur pourvu d'un soleil généreux, des nuages cotonneux défilaient à grande vitesse, poussés par un fort vent d'est qui avait fait chuter le thermomètre.

L'indicateur du tableau de bord annonçait 6 degrés lorsque Gwenoline parqua sa Twingo vert pâle à proximité du village de Guernevez, à l'entrée de la petite route goudronnée qui conduisait à Kerdréolet. Marcher quelques hectomètres lui ferait le plus grand bien.

Elle s'emmitoufla chaudement dans son manteau, enfila une paire de gants et enroula une écharpe autour de sa tête, ne laissant apparaître que son regard saphir.

Le vent glacé la propulsait tout en tentant de s'immiscer dans sa chevelure, dont des mèches se dégageaient déjà de l'emprise de l'écharpe, formant comme des rayons de soleil couchant autour de son visage d'albâtre. Les mains enfoncées dans ses poches, elle avançait d'un pas assuré vers ce lieu de recueillement qu'elle connaissait trop bien et dont, à chaque venue, elle espérait ardemment qu'il lui offrît un signe de lui.

Elle obliqua sur sa gauche à l'entrée du parking et capta instantanément une inhabituelle agitation. Des éclats de voix, le bruit d'un moteur et des aboiements lui parvinrent. Aussitôt, quelques flashes d'un passé douloureux ressurgirent.

Une bourrasque de vent la gifla violemment dans un hurlement sourd et faillit la plaquer au sol. Irritée, d'un geste automatique, elle ôta son kit et s'isola.

D'un pas décidé, elle traversa le parking puis attaqua la descente caillouteuse. C'est alors qu'elle se fit entendre. A peine audible, mais bien présente.

*Walking down the street
Distant memories
Are buried in the past forever...*

Lorsqu'elle foula les premières algues, l'abri qu'offrait la grève avait eu raison de la fougue du vent.

Une poignée de militaires explorait attentivement les rochers que délaissait peu à peu la marée. Un zodiac avec deux plongeurs à son bord longeait la côte.

De sombres souvenirs affluèrent.

A une vingtaine de mètres d'elle, accroupie les pieds dans l'eau, était posée la silhouette d'une femme dont les doigts traçaient des arabesques éphémères dans les ondulations salées.

Gwenoline s'approcha doucement.

Sentant sa présence, la mère de Serena se releva et lui fit face, les traits tirés et le regard accablé.

« Une minute d'inattention, une toute petite

minute ! » souffla-t-elle, avant de tomber dans les bras de l'arrivante.

Mais Gwenoline, mieux que les paroles, comprit toute la détresse d'une mère. Le visage de la fillette au regard coquin sembla flotter un instant au-dessus de l'océan avant de se dissiper sous les assauts répétés du vent. Les deux femmes s'étreignirent, unissant leurs solitudes, leurs peines, leurs larmes et leurs forces.

*I follow the Moskva
Down to Gorky Park
Listening to the wind of change...*

Elles demeurèrent ainsi, sans mot dire, de longues minutes, les yeux clos, avec en fond sonore le tumulte de l'onde, pour l'une, et la voix rocailleuse de Klaus Meine pour l'autre.

*Take me to the magic of the moment
On a glory night
Where the children of tomorrow share their dreams
With you and me...*

Lorsqu'elles dénouèrent leur étreinte, leurs regards se croisèrent un court instant, durs, noirs, mais emplis d'espoir. Ce bref échange eut l'heur de ressusciter le courage qui paraissait s'éteindre. Rassérénées par cette effusion silencieuse et réparatrice, elles se séparèrent et, chacune de leur côté, arpentèrent la grève, les mains en porte-voix, criant le prénom de la fillette.

Leur brève communion avait gravé une même

conviction en elles : Serena était toujours en vie.

Pour les gendarmes qui poursuivaient leur travail de fourmi, le pessimisme était de rigueur. Les coefficients de marée relativement importants des derniers jours laissaient présager le pire.

Gwenoline revint sur ses pas et choisit de contourner la crique, passée au crible par les hommes en treillis, et prit à rebours le chemin d'accès à la grève. La ballade s'essouffla.

*Take me to the magic of the moment
On a glory night...*

Elle franchit le parking puis bifurqua sur sa gauche. Le vent se rappela alors à son souvenir et lui battit la joue. Tout en rajustant son écharpe, elle accéléra le pas. Aussitôt, la chanson repartit.

*Where the children of tomorrow dream away
In the wind of change...*

Gwenoline passa entre un gîte en vieilles pierres et une maison couleur saumon puis arriva à la fin de la portion bitumée. Un chemin de terre se substituait à la voie carrossable et s'allongeait cap à l'ouest entre deux champs d'herbes folles. Après une centaine de mètres, le sentier obliquait sensiblement vers le bras de mer puis se rétrécissait et amorçait un brusque angle droit en direction de Troaon. Sur sa gauche, une rangée de cèdres dominait l'éstran. Au pied du dernier arbre, un raidillon conduisait directement à lui. Mais l'escarpement lui ôta toute velléité de casse-cou.

Elle opta alors pour le hors piste en ignorant le coude que faisait le chemin et s'aventura en ligne droite sur la ligne de crête surplombant le littoral, se frayant un passage parmi les taillis.

La voix s'estompa.

*The wind of change blows straight
Into the face of time...*

Gwenoline, tirillée et griffée par les ronces, marqua un temps d'hésitation. Au-delà du ruban d'eau bleu-vert battu par le vent, le sillon des Anglais étirait sa bande claire au-dessus des traits d'écume, tandis que le défilé des cumulus faisait aléatoirement varier la luminosité ambiante au gré de leur consistance.

Le temps pressait. D'un haussement d'épaules elle balaya sa couardise et décida de revenir sur ses pas.

*Like a stormwind that will ring
The freedom bell for peace of mind...*

Elle défia l'à-pic du regard puis entreprit une descente prudente, sélectionnant précautionneusement prises et appuis. Lentement mais sûrement, elle se rapprocha de sa base.

*Let your balalaika sing
What my guitar wants to say...*

A présent, les accords de guitare irradiaient sa boîte crânienne l'apparentant à une salle de concert. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Certes,